

L. D'ASCO
(Lyon)
E. DESCLAUZAS
(Paris)
RÉDACTEURS EN CHEF

ABONNEMENTS
Lyon... UN AN FR. 10
Paris et Départements... 12

On reçoit les abonnements de TROIS et de SIX mois

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
6, place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI A PARIS ET LYON ET LE VENDREDI EN PROVINCE

Mieux est de vis que de larmes écrire,
Pour ce que rive est le propre de l'homme.
François RABEAIS.

A. De LATOUR
ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS
Lyon... UN AN FR. 10
Paris et Départements... 12

On reçoit les abonnements de TROIS et de SIX MOIS sans frais dans tous les bureaux de poste

LES ANNONCES ET RÉCLAMES sont exclusivement reçues à l'Agence V. FOURNIER
41 rue Confort, Lyon
à Paris, à l'Agence HAVAS
8, place de la Bourse

LA SUPPRESSION DES BRASSERIES DE FEMMES

LES SOUILLURES ÉLECTORALES. --- UNE PASSION PROFONDE

Tirage justifié
52,000 EXEMPL.

EDITIONS DE "LA BAVARDE"

1^{re} édition — Paris.
2^e — — Lyon et la région.
3^e — — Marseille et le midi.
4^e — — Nancy et l'Est.
5^e — — Bordeaux, Havre et Ouest.
6^e — — Belgique.

La *Bavarde*, sera dorénavant en vente, le jeudi à Paris et Lyon, le vendredi en province et en Belgique.

Dans notre prochain numéro, nous indiquerons les nombreuses modifications apportées à notre publication, par les nouveaux propriétaires du journal.

LES SOUILLURES ÉLECTORALES

En 1869, le quinze août, l'Empire célébrait le centenaire de l'empereur. Le *Charivari*, Belmontet des foules, répondit au Belmontet des rois : cantate populaire que j'ai retenue, il disait, en parlant de Napoléon premier

Quel petit homme
Que ce grand homme !

Il faisait moins allusion à la taille du héros d'Austerlitz, qu'à l'exécution du duc d'Enghien, qu'à l'assassinat de Kléber, qu'à l'empoisonnement de Hoche qu'à toutes ces trahisons, lentement combinées, par cette espèce de Français illustre qui avait dans les veines plus de sang latin que de sang gaulois.

Pourtant Napoléon était un grand homme ; l'horrible, donne de la taille. Le conquérant haï, redouté, épouvantable, se dresse au-dessus des masses de toute la hauteur de son ignominie. Plus petit que ses soldats, Bonaparte semblait grand comme Saül, dont la tête dépassait la foule. Bonaparte dépassait son siècle par son dédain de cette chose sublime : la liberté !

Loïn des grandes épopées, il n'est plus de grands hommes. Je ne comparerais pas les pygmées de l'heure présente, aux géants de l'heure dernière. M. de Gallifet ne sera jamais Bonaparte. Nous faisons des renommées avec peu de chose. Nos grands hommes ne sont que des bonshommes ; bonshommes en haut ruche, gonflés de tout le vent qui est dans nos pommons. Car c'est nous qui les enflons en criant leur noms dans des acclamations grotesques. Parfois, ils crévent ; alors, nous nous étions de voir à terre, leurs dévoués, molles, flasques, innommables : les pires des loques.

M. de Bouteiller et M. Thulié sont nos deux derniers bonshommes — grands hommes à Passy. Héros de l'urne, ils sont apparus au-dessus des foules : mais des niais leur avaient offert des échasses.

L'élection de Passy a été une honte, on a couvert les murs de placards ignobles qui n'étaient que de la fange en affiches. M. Thulié s'est fait colporteur en calomnies. Je ne juge pas, je constate. Electeur, je ne mens attend dans ma dignité. Je ne m'explique point les candidats s'attendant au coin d'une conscription, comme au coin d'un carrefour, la nuit, et se jetant à la figure des malpropretés qui ne sont peut-être que du vitriol politique. « Nos candidats sont à couteaux tirés », me disait un brave homme d'électeur, bien embarrassé. Rien de plus juste, l'élection de Passy était une élection à coups de couteaux.

Le diable me garde de causer politique. La politique est une diuène dont je ne saurais retrousser les jupons. Elle n'a rien de séduisant, même quand Tiers l'a courtisée. Mais j'aime — plus ou

moins occouré — assister au spectacle des élections d'aujourd'hui.

A Lyon, il y a trois ans, on élisait Bonnet-Duverdier contre Crestin et Thiers. — Un Thiers de province très en raccourci. — Les murs racontèrent aux yeux étonnés des infamies sans nom. Les mots *voleur* et *fussaire* s'y étalaient en grosses lettres, on se montra le poing dans les réunions publiques. Il y eut un homme étouffé à la Perle; un autre, à moitié assommé, à l'Alcazar.

Le résultat du scrutin eût pu être proclamé par un gendarme. Au dire des adversaires, les candidats ayant mérité le bague, sinon l'échafaud.

La petite ville avait fouillé dans la vie privée, elle en était revenue maculée de tout ce qui peut sortir d'un intrigant. Il y eut une impression de malaise. Entre temps et faute de mieux, on s'occupa des femmes; on ôta le caleçon des prétendants. L'urne a des impudeurs de matrone. O honte ! on découvrit une maîtresse dans le cœur d'un candidat. Les sales passions étaient en éveil. Pots-de-vins et pots d'autre chose, durant trois semaines, l'étranger eut ce spectacle gratuit.

Paris, à grande ville, a gagné cette fièvre malsaine. Passy après la Guillotière. Les élections ont leur maladie honteuse : écoulements d'injures récentes ou invétérées. Les petits papiers sont une purulence. Le mal a pris naissance Chaussée d'Antin, dans l'officine Gambetta.

Comme à Belleville, il y a deux ans, Passy, hier, souffrait d'un Reinach.

On a fait l'histoire d'un ruban : le ruban de M. de Bouteiller. M. Thulié savait avoir pour collègue un indigne. Il nomma, ou ne s'opposa pas, à ce que cet indigne fût nommé président du conseil municipal. Président Paris, une véritable. Mais s'asseoir au Palais-Bourbon : halte-là ! D'aucuns croient qu'il s'écria : halte-là ! parce qu'il voulait aller là-bas. Non, M. Thulié est une conscience ; il en souffrait, ayant dessus le ruban rouge de son collègue. Il déterra une vieille histoire peu édifiante.

N'importe, M. de Bouteiller sera élu, et quand il passera dans les rangs du peuple, on s'écartera instinctivement de l'ancien officier de marine. Il aura toujours sur son front un peu de la boue déposée par Thulié, le pur. Péri-vier ne se lave pas de Lesueur. Il y a des odeurs qui restent.

Le suffrage universel a de sots amis : c'est dommage, il vaut mieux que ceux qui le servent. Le malheur, c'est qu'il comprime la France. Les hommes du Palais-Pourbon ont de singuliers dossiers. Je m'explique qu'ils hésitent devant le vote de la loi sur les récidivistes. Plus d'un, — d'après ses adversaires, — a mieux mérité la Nouvelle-Calédonie que Coco dit le Jaune. Envoyer un homme à la Chambre, c'est le désigner pour Nouméa. Les élections sont devenues des dissolvants : on y plonge le candidat — qui est un homme — et l'on en ressort l'élu qui n'est plus qu'un gredin. Le pays y perd. On a érigé le reportage à la hauteur d'une institution.

Il y a des Tricoche et des Cacolet à la suite des ambitieux. Et les élections deviennent, de plus en plus, des souf-flets appliqués sur la joue de la France.

Certes, la place ne peut pas être à l'homme de bien — qui est un obscur. On ne remarque que celui qui s'agite. Pour arriver premier, il faut faire des coudees, enfoncer des côtes, bousculer des faibles. Ou bien, encore, montrer des lions soumis — comme Gambetta montrant Spuller — ou jouer de la grosse caisse sur une place publique. Magin, le marchand de crayons, avait la taille d'un ministre. Si Sarah Bernhardt était un homme : M. Grévy ne serait pas quinze jours président de la République. Elle serait d'une rude force pour la parole électorale, cette juive qui joue aussi aisément des cymbales que de la ruelle.

Lorsqu'un pays est en mal de député, que vomit-il ? Une nullité bruyante. Il y a, dans les provinces, des vétérinaires qui font souche. Leur connaissance de l'âne les place au premier rang : on choisit, d'ordinaire, un homme qui connaît son public. Ils ont derrière eux plus d'une défection ; on ne trouve pas, tous les jours, son chemin de Banas. Brialiou, le farouche Lyonnais, ne fit pas de liaisons grotesques que dans ses discours. Il eut un drapeau tricolore

pâle, avant le drapeau rouge. Il cherchait sa voie, il l'a trouvée devant Portalis, qui lui, du moins, a l'audace de ses théories.

Un jour, un jeune avocat se présenta à Chantilly : on l'admit auprès des princes. Cet inconnu, à la chevelure lionne, maigre, dans une redingote trop longue, offrit aux descendants de Philippe-Egalité une plume encore vierge. Il parlait avec feu de la restauration possible de la monarchie nécessaire. Coq demandant à chanter pour le coq. Les princes ne firent pas le maître, le tribun puissait à l'enveloppe du Bohême. Ce fut grand dommage pour eux. Peut-être, à l'heure actuelle, la branche cadette habiterait-elle le Louvre : cet inconnu, capable de restaurer un trône, et qui fonda une République, s'appelait Léon Gambetta.

Beaucoup de purs qui tentent les épreuves suprêmes du suffrage, ont derrière eux ce passé compromettant ; mais, ayant toutes les hardesses, ils ont toutes les audaces. J'emploie le mot de Danton, à regret. Leur audace, après tout, n'est peut-être que du toupet.

Le procédé Gambetta est funeste : il diminue nos renommées politiques, déjà si diminuées. Les petits papiers malpropres souillent la France.

Et je me prends à évoquer le souvenir des jours épiques de la Convention. On s'injurait alors en se montrant le poing, comme Louvet à Guadé ; on se reprochait d'être traître à la patrie et d'attenter à la liberté ; mais on ne franchissait point les paravents de l'alcôve. On s'insultait debout, face à face, terrible mais superbe.

Les hommes de la Convention — les tribuns héroïques dont nos députés sont les singes — s'élaboussaient parfois avec du sang ; avec de la boue : jamais !

E. DESCLAUZAS

LE RUCHÉ

A Marie Gratton.

*Le ciel avait béni ce couple.
Sur le bras d'un mari trop vieux,
Triste, balançant son corps souple,
Elle suivait le sol des yeux.*

*Je ne remarquais ni sa hanche,
Ni son torse, splendide à voir...
Mais un point de dentelle blanche
Emergeant du corsage noir.*

*Il accusait la courbe sûre
De la poitrine et, tout-à-coup,
Avec des frissons de luxure,
Il s'enroulait autour du cou.*

*Et ce rien, ce chiffon de femme,
Trop négligemment cousu là,
Me fit je ne sais quoi dans l'âme,
Et depuis, toujours me trouble.*

*Note claire, en l'ombre, il éclate
Sur la rondur des seins blottis ;
Ainsi qu'une langue de chatte
Qui vient de lécher ses petits*

*Plein d'une retenue exquise
Et, cependant malicieuse,
Il semble un peu de la chemise
Affrontant le verdict des yeux.*

*Avec sa dentelle noyée
C'est très indécentement qu'il point
Et comme un fanfaron du vice
Il fait croire ce qu'il n'est point.*

*Car il est très chaste et très sage
Vertueux comme on en voit tant,
Mais à la porte du corsage
Il semble raccrocher, pourtant.*

*...Je revois ce bout de dentelle
Qu'elle savait si bien y ouper,
Cette épouse d'un vieux, trop belle,
Trop belle pour ne pas tromper.*

*Car cette dentelle en détresse,
Trahissait adorablement
Un corsage ouvert par l'ivresse
Et fermé trop hâtivement*

KARL MUNTE.

SUPPRESSION DES BRASSERIES DE FEMMES

La vertu n'est pas un mythe, la preuve c'est que je ne vois de vertu nulle part et que les mites s'y fourrent partout... J'avais écrit cette phrase que Commerce eût signée, quand je lus sur les colonnes de nos édifices publics cette affiche étonnante :

SUPPRESSION DES BRASSERIES DE FEMMES

La vertu n'est pas un mythe, la preuve c'est que je ne vois de vertu nulle part et que les mites s'y fourrent partout... J'avais écrit cette phrase que Commerce eût signée, quand je lus sur les colonnes de nos édifices publics cette affiche étonnante :

AUX ÉTUDIANTS RÉUNION VENDREDI PROCHAIN à la salle de l'Hermitage

Ordre du jour :
Entrée : 50 centimes

Il y avait encore des sages au quartier. Les pères de famille qui expédient chaque année leurs illustres rejetons dans la Gomorrie moderne se sentent tressaillir d'aise. Paris se purifie. Un souffle chaste passait sur ces fronts brûlés. Tous ces Collins devenaient des Joseph, et les graves bourgeois de Pont-a-Mousson s'endorment heureux en songeant que là-bas, de leurs propres mains, leurs fils — futurs sous-préfets — sapent par leurs bases les temples ouverts à la prostitution clandestine.

O naïfs notaires de village, ô candides travailleurs des campagnes. Se peut-il que vous ignoriez à ce point les affinités secrètes qui existent entre les doces serveuses et messieurs les escolliers ? On vante la finesse, Jacques Bonhomme, et tu t'es laissé jouer grossièrement Bonhomme Jacques.

Mais n'anticipons point sur les événements.

Deux jours avant la réunion, les organisateurs : Nitro-Glycérine et Philibert Largebord rencontrèrent sur le Boul' Miché, Desclauzas et lui annoncèrent la mise à mal de la *Bavarde*. Desclauzas qui se soucie fort peu des brasseries se consenta de leur faire ce discours :

Femmes, qui portez sacoches ; serveuses de Lyon, de Grenoble, de Marseille, de Bordeaux, de Nancy et même de Briangon, écoutez : Il s'agit de vous arracher vos érotiques prérogatives.

Dès huit heures du soir, les étudiants se dirigent par bandes du côté de la rue de Jussieu, quartier du Jardin des Plantes. La salle porte un nom charmant : l'Hermitage ; lieu de Rousseau (Jean-Jacques pour les femmes sensées). Parmi les étudiants, quelques peintres : Carvin le Délicat, épris du nu idéal ; Largebord à qui tant de petits amours loquent leurs mines souriantes ; Gauthier, un impressionniste qui a hérité de la palette de Manet ; le sculpteur R. Ferd., alliant la grâce parisienne de Grévin à la puissance attique de Michel-Ange.

A huit heures et demie, on ferme les portes : Tumulte, l'escalier est pris d'assaut. Une femme rentre portant du charbon.

— Arrêtez-là ! crie quelqu'un, c'est une malheureuse fille de brasserie qui veut s'asphyxier de désespoir.

Le patronne de l'établissement (25 centimes le bock) menace de fermer le gaz, si l'on ne se tait pas. Nuit complète. Le tapage redouble... *Fiat lux* Madame Calumie. Plus de cent étudiants sont dehors ; on propose de se réunir dans le café. La porte du fond est enfoncée. On s'engouffre dans le jardin. Un journaliste sérieux, reporter du *Paris* a coupé dans la pommade. Il veut voir, il veut entendre.

Les organisateurs Nitro-Glycérine et Philibert Largebord, parlementent. Ils sont éloqués. — C'est la nuit des dix sous ! crie quelqu'un.

Il pleuvait, il pleuvait toujours.

Dans la salle on tente en vain de discuter ; on a constitué un bureau. On fait remarquer que l'un des membres est étranger, allusion à Microstène qui est plus grec que la prosodie de Lecoq de l'Isle.

Le président déclare que ça ne fait rien.

La salle entonne.

Les peuples sont pour nous des fr 51

Une dame à mes côtés fait cette réflexion : « S'il y a des gens de la Grèce au bureau, nous sommes frites. »

Une autre femme demande la parole. « D'où êtes-vous ? lui crie-t-on — « Je suis de Bâte — Ne l'écoutez pas, interromp Riffard, toutes les femmes de bal sont des sauteuses. »

— Puis, pourquoi a-t-elle quitté la Suisse ? reprend Gauthier, un pays si riche en pâturages ?

En vain, le président demande du silence.

M. Philibert Largebord a la parole : « Mesdames et messieurs... »

C'est tout ce qu'il peut dire.

Un orateur lui succède : « Mesdames et messieurs... » même tapage, même insuccès.

— Enfin les brasseries trouvent un défenseur. C'est un électeur. Il dit : « Si l'on ferme les brasseries, que fera-t-on des femmes ? »

Voix dans la foule : « On les aura au rabais ! »

L'orateur continue : « Si vous les chassez, les jeunes gens feront des choses honteuses. »

— Quelles choses ? précisez ! c'est une infamie !

— ... Puis les femmes se répandront sur les boulevards, dans les grandes rues, dans les petites rues... »

— Tant mieux, ce sera une concurrence loyale !

Le public redemande Philibert. Philibert reparait. A la vue de son visage candide d'éphèbe, portant lorgnon, le tapage recommence. Je descends, désappointé.

C'est alors que Microstène qui n'a amené ni son chien, ni sa tortue, ni son cochon d'Inde, prend la parole : Il dit des vérités à la Légalisse ; on ne parle pas dans les brasseries comme on parle chez soi, devant ses père et mère, ses sœurs, ses frères, ses cousines. Il ajoute que s'il y a des femmes de brasserie c'est la faute des jeunes gens (prononcez *Gènes gennes*). D'énergiques protestations accueillent cette péroraison.

Le président annonce que la liste des orateurs est épuisée, mais le bruit empêche de les entendre, ils vont recommencer ; on va avoir une série de discours-bis.

— Et la caisse, s'écrie quelqu'un.

On propose de verser la recette à la caisse de l'Union. (Non ! non !)

Chacun émet une motion : avec l'argent couronnons une rosière de Duval. Faisons une petite rente à une fille de brasserie dans le besoin. — Je propose qu'on boive des bocks avec — non ! Versons-là au denier de St-Pierre. Cette proposition semble rallier le plus grand nombre de suffrages.

Un assistant vient de décrocher un drapeau tricolore. Je propose de descendre le quartier en monôme. Un monsieur sérieux s'écrie : « C'est de la fumisterie ; on a semblé vouloir abolir la prostitution, on lui donne un regain d'existence ! »

— Où est le mal ? s'écrie le peintre Gauthier. Pourquoi obliger ces femmes à changer de vie.

— Elles en ont l'habitude, riposte Carvin.

On entend les mots « vacherie ». Un polytechnicien appelle la brasserie : une halle aux viandes.

— C'est-t-honteux, cria une femme.

— J'ai parlé de halle aux viandes, non de halle aux cuis, reprend-il. La femme répète : c'est-t-honteux.

— Méfiez-vous des liaisons dangereuses, dit Ernest d'Orlanges.

On va voter sur les ordres du jour.

Le président lit le premier :

« La J. unesse des Ecoles demande au gouvernement de supprimer les brasseries existantes ; de n'en pas autoriser de nouvelles, ou tout au moins de faire respecter les règlements. »

— C'est trop sérieux !

Le président annonce qu'il ne lira pas un ordre du jour contenant une proposition politique. Il donne lecture de celui-ci :

« Messieurs ; vous êtes sublimes : le sublime n'est pas de ce monde. Je vous dénie les vertus de St-Antoine. Vous voulez vivre plus sensés que lui. Malheur à l'homme seul, fut-il saint. Vous n'ouvrirez pas la porte de votre retraite à la belle pécheresse qui est Eve, mais si St-Antoine repousse Eve ou Eva, je veux dire la femme, je veux dire la vie, il a pour compagnon un cochon. Si vous chassez Margot, la fille du bock, alors é saint Antoine ! où prendrez-vous un cochon ?

Puis, toujours solennel, il s'éloigna.

« Les Brasseries de femmes seront décrétées établissements d'utilité publique. »

— Au même titre que les colonnes Rambuteau ! crie quelqu'un.

Le bureau se rallie à ce dernier ordre du jour, parce qu'il faut bien se rallier à quelque chose.

On se sépare. Il est onze heures.

Le patron constate qu'une banquetta a été brisée, que des chaises valides à midi sont complètement boiteuses le soir, que le plafond en papier peut s'érouler, qu'un cordon de sonnette est cassé, qu'un drapeau a perdu sa pique, et que lui — patron de l'Hermitage — il a perdu la tête. Il demande 100 francs de dommages-intérêts. Une dame offre cent sous.

L'arrangement est impossible.

Au milieu de la nuit, on discute encore.

Ainsi, la voix de Philibert Largebord et de son ami Nitro-Glycérine, la jeunesse a répondu. Il s'agissait de faire la guerre à la prostitution clandestine. Il s'agissait surtout de percevoir cinquante centimes d'entrée.

Le but a été atteint — à rebours. N'importe, les assistants ont quitté la rue de Jussieu, et — pour protester jusqu'au bout contre les brasseries de femmes — ils sont allés, respectueusement, s'asseoir aux tables des brasseries de femmes.

Is ont pu s'endormir contents, car il n'est rien de plus doux que la satisfaction d'un devoir accompli.

L. D'ASCO.

LA "BAVARDE" A MOSCOU

Nous lisons dans le *Nigara* :

« Nous avons aperçu ici notre confrère L. d'Asco, rédacteur en chef de la *Bavarde*. Il est très entouré. On se l'arrache. C'est un grand blond qui a les cheveux noirs. Il est de petite taille. Il a l'air distingué quand il est assis. Il est en pourparlers continuels avec le Czar. Ce n'est pas la peine d'exposer sa vie et ses théories sur la légitimité pour se voir préférer un monsieur qui, somme toute, n'a pour lui que d'être le cousin de la petite d'Asco — que le Czar, toujours facétieux, appelle « la petite d'Asicot. »

« On croit savoir que ce d'Asco en question aurait des intelligences avec les nihilistes. Ce qui me console, moi, c'est qu'on ne pourra pas dire que j'ai la moindre intelligence avec quelqu'un. »

Albert HONORE.

UNE PASSION PROFONDE

C'était en 1875, M. Georges de Beaulieu, jeune homme qu'on citait pour les agréments de sa figure, rencontré dans le monde la marquise de Bringer, dont la beauté et les grâces faisaient sensation.

La marquise avait à peine 18 ans, elle était mariée depuis 3 mois, et on la voyait néanmoins plus souvent sous le chaperon d'une vieille tante, que conduite par son mari, qui, chasseur déterminé, désertait volontiers les salons, pour courir les bois et battre les plaines.

M. de Beaulieu s'attacha d'abord à la jeune marquise par une conformité de goût qui les faisait l'un et l'autre, se rencontrer dans les mêmes lieux, et partager les mêmes plaisirs.

Peu à peu les lioux qu'il fréquentait lui semblaient déserts, quand la marquise n'y était pas.

M. de Beaulieu pensa alors qu'il était atteint d'une grande passion, et sa vie jusqu'à lors folle et inoccupée, devint sérieuse.

Une des grandes raisons qui faisaient croire à M. de Beaulieu qu'il avait dans le mari de la marquise, un rival peu dangereux, c'est que M. de Bringer chassait toujours.

Alors M. de Beaulieu s'occupa de se faire aimer de la jeune femme, il procéda doucement, avec prudence, sans rien précipiter, ni rien donner au hasard.

Enfin, quand il crut le moment arrivé, il déclara son amour, et la marquise reçut une lettre qui contenait l'aveu de cette belle flamme.

Un matin, d'assez bonne heure, le valet de chambre de M. de Beaulieu entra chez lui et le prévint que M. le marquis de Bringer désirait le voir.

Quand ils furent seuls, les premiers

